

Écrire sans réserve

Amititau! Parlons-nous!. Textes rassemblés et présentés par
Laure Morali. Mémoire d'encrier, 324 p.

Jonathan Lamy

Number 223, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16758ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamy, J. (2008). Écrire sans réserve / *Amititau! Parlons-nous!*. Textes rassemblés et présentés par Laure Morali. Mémoire d'encrier, 324 p. *Spirale*, (223), 10–11.

Écrire sans réserve

AMITITAU! PARLONS-NOUS! Textes rassemblés et présentés par Laure Morali

Mémoire d'encrier, 324 p.

par JONATHAN LAMY

Aura-t-il fallu attendre quatre siècles de cohabitation sur le même territoire pour qu'une collaboration créative entre Autochtones et Québécois soit possible? En poésie, en roman, en théâtre, au cinéma, les Premières Nations ont constitué une thématique pour les créateurs d'ici, qui leur ont au mieux donné la parole, au pire inventé une disparition. Mais depuis quelques années au Québec des projets voient le jour, dans lesquels les Autochtones sont beaucoup plus que des figurants.

Le projet cinématographique *Wapikoni mobile*, orchestré par Manon Barbeau, sillonne les réserves du Québec pour permettre à de jeunes amérindiennes et amérindiens de réaliser un court-métrage et de le présenter dans leur communauté et ailleurs. Fruit de la collaboration entre une chanteuse d'origine inuite et un musicien-compositeur de l'Abitibi, le groupe Taïma a connu un succès à la fois populaire et critique. Le rappeur algonquin Samian a coécrit une chanson avec les Loco Locass, où ils clament : « on a retissé l'alliance en Nouvelle-France/entre Autochtones et francophones. » Et la liste ne cesse heureusement de s'allonger.

Le livre *Amititau! Parlons-nous!* participe de ce nouveau dialogue et lui donne une substance à la fois dense et concrète. À travers quinze correspondances, il donne un aperçu généreux de ce que peut être aujourd'hui un échange entre un Autochtone et un Québécois, de ce que ça peut vouloir dire, de nos jours, écrire, être Autochtone, être Québécois, et de ce que cela implique de partager un attachement à un même territoire. L'ensemble des textes rassemblés et présentés par Laure Morali composent plus qu'un livre. C'est un projet d'écritures, de créations, de réflexions et d'amitiés entre auteurs québécois et autochtones (mais qui sont aussi conteurs, artistes, politiciens, gens de théâtre) qui déborde des pages et des marges du livre imprimé. Par son contexte, chacun des textes d'*Amititau! Parlons-nous!* prend un

sens beaucoup plus large, comme si une seule lettre devait réinventer l'histoire des relations entre Autochtones et Québécois, comme si un seul poème portait le poids d'une réconciliation urgente, comme s'il fallait conclure un nouveau traité dans l'espace d'un seul courriel.

Construire la rencontre

Une étonnante franchise se dégage des textes (lettres, poèmes, contes, essais). Contrairement à ce qui se trame souvent dans le genre épistolaire, personne ne cherche à manipuler son destinataire, à obtenir à tout prix une reconnaissance. Ces textes sont empreints d'une rare honnêteté, d'une intimité sans masque. Violaine Forest entame cet échange par un poème qui prend la forme d'un aveu d'humilité (« *C'est un petit poème/ça prend bien peu de place [...] c'est si petit/la peur/pourquoi en parler?* ») et qui se prolonge en une litanie de sa propre ignorance : « *Je ne connais pas le nom des nuages [...] Je ne connais pas grand-chose/aux migrations des oiseaux [...] Je ne sais toujours pas si l'on monte ou l'on descend le fleuve [...] Je ne connais pas les jours perdus en chemin.* »

Dans la plupart des cas, les correspondants ne se connaissaient pas avant d'entreprendre leur échange, publié ensuite intégralement ou partiellement. Poursuivant la longue liste de ce dont elle fait l'expérience sans vraiment le connaître, Violaine Forest note encore : « *Je ne connais pas celui à qui j'offre ces chants.* » La correspondance vise à aller à la rencontre de l'autre. « *Kuei à toi, mystérieuse inconnue, ma sœur blanche* », écrit Rita Mestokosho en s'adressant pour la première fois à Denise Brassard. Pour Andrée A. Michaud, son échange avec Joan Pawnee-Parent lui offre la possibilité « *de parler à quelqu'un à qui [elle] n'avai [t] pas véritablement adressé la parole depuis que Jacques Cartier a planté sa croix sur le mont Royal* ».

Dans cette éthique d'une rencontre (entre deux personnes, mais aussi

entre deux cultures) qui se construit, le don et la sincérité s'imposent de manière vitale : « *je partage avec vous mes inquiétudes comme si c'était une façon de respirer* », écrit Rita Mestokosho. Passant du vouvoiement au tutoiement dans la lettre suivante, elle poursuit : « *J'ai soif de lire chaque pensée qui traverse ton esprit. Ce que j'écris, c'est ce que je pense, et parfois ce que je vis. Je suis seulement une voix qui traverse le temps.* » Une complicité se tisse au fil des missives, des courriels envoyés, des contes ou des poèmes en pièce jointe. Dans son échange avec Jean-Pierre Girard, Anne-Marie André laisse tomber son nom de famille pour signer sa deuxième lettre, puis appose aux deux suivantes une signature plus familière : An-

Mani. De la même manière, Scott Momaday, dans sa dernière lettre à Laure Morali parue dans le livre, s'adresse à elle en l'appelant « *Cher Papillon* » et en signant simplement « *L'Ours* ».

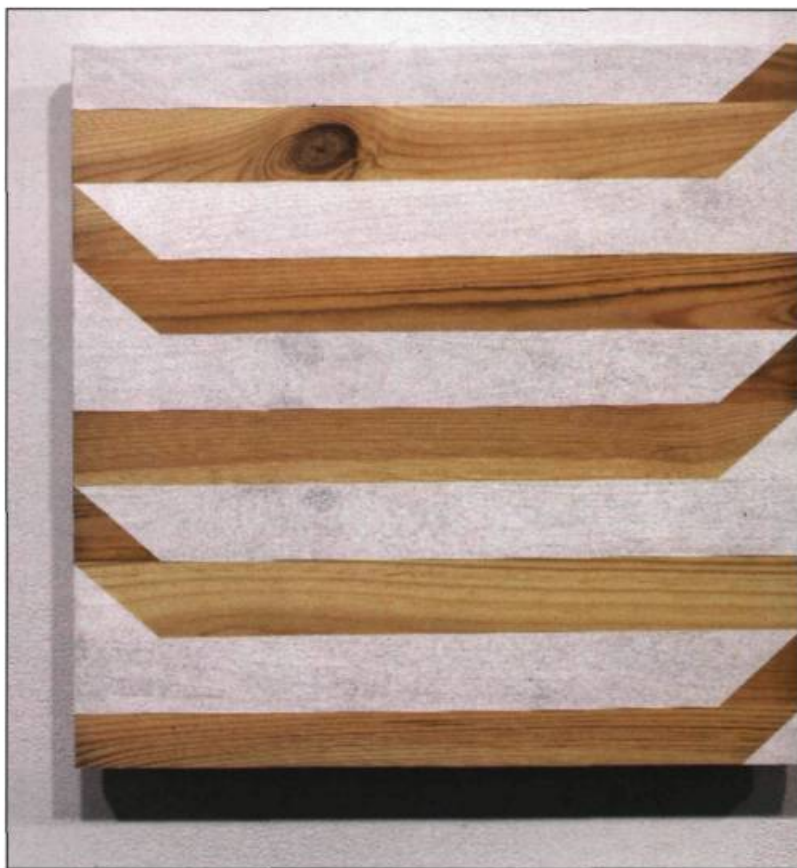
L'impossible rencontre

Si certains auteurs enchâssent des poèmes ou des contes dans leur correspondance, d'autres échanges ont lieu presque exclusivement par le biais de la poésie. Dans ces textes, la rencontre — qui se fait, qui se construit, mais qui demeure, à certains égards, impossible — constitue un motif de premier plan. La rencontre a lieu par le biais des mots adressés de manière réciproque : « *je me prends à rêver/nous nous dirigeons/*

Stéphane La Rue, *Projections n° 1* (détail), 2007

Gesso sur bois (52 x 52 cm)

Photo : Guy L'Heureux. Gracieuseté Galerie Roger Bellemare



l'un vers l'autre/à tâtons/saurons-nous danser/ensemble », écrit Isabelle Miron. Les mots des écrivains québécois résonnent comme s'ils étaient directement adressés à une personne en particulier, mais aussi comme s'ils s'adressaient à l'Autre autochtone, ainsi qu'à l'altérité en général.

Les poèmes de José Acquelin et Joséphine Bacon, sur lesquels se termine *Amititau! Parlons-nous!*, se répondent et construisent un dialogue autour de la rencontre. Elle écrit : « *Je perçois ta vie maintenant, /Heureuse que tu sois là/Pour me dire à quel point/Ma culture est présente [...]* J'attends toujours/que tu viennes me chercher. » Il répond : « *je viens te chercher avec/l'ignorance du poème nu [...]* et je te porte en moi/comme chaque oiseau qui me parle. » Plus qu'un face-à-face ou un échange de points de vue, c'est quelque chose comme un monde, un espace partagé qui se crée lors de certaines correspondances.

Quelques échanges s'achèvent sur la perspective de se rencontrer lors du lancement de l'ouvrage, qui s'est déroulé à Mashteuiatsh, mais la véritable rencontre semble échapper aux épistoliers, principalement à cause de la distance culturelle qui les sépare. Si plusieurs écrivains québécois ont ressenti le besoin de mentionner leur lointaine origine amérindienne ou d'explicitier leur propre rapport aux cultures amérindiennes, ce sont surtout les auteurs autochtones qui viennent rappeler cette différence. Ainsi, Jean Sioui avise sa correspondante : « *Ne prétendez pas me rencontrer dans la liberté des vents. Il me faudrait aujourd'hui tout un cinéma pour me croire encore heureux sauvage. [...]* Si j'écris, c'est un peu pour calmer ma peine de nous voir diminués. »

Jeune auteure métisse, Nakha Bertrand met également la pédale douce devant l'euphorie qui peut accompagner l'échange interculturel. À Jean Désy, elle rappelle avec justesse le caractère à la fois nécessaire et banal de la rencontre : « *Elles sont belles, ces rencontres de tout genre, colorées de leur propre instant, de la rencontre avec le gars qui me demande du change au coin de la rue, à celle avec la personne qui, je le sais, va m'aimer pour le reste de sa vie. [...]* J'ai eu comme tout le monde à me donner, me questionner, me défendre, m'inventer, me déconstruire en rencontrant l'Autre. » Tout

sujet n'est rien sans l'Autre, mais Nakha Bertrand souligne que la rencontre n'efface pas la différence ni les identités : « *Vous êtes ce que vous êtes, comme moi je serai toujours une métisse, et je l'assume, même si je ne suis pas toujours au point sur ce que c'est "un Indien". D'après vous, c'est quoi? Et comment le rencontre-t-on?* »

Un territoire en partage ?

Beaucoup de questions concernant l'identité et l'attachement au territoire sont soulevées dans *Amititau! Parlons-nous!* Tant les auteurs québécois qu'autochtones interrogent leur rapport à leur(s) nation(s) et aux cultures autochtones en général.

Souvent, le Québécois veut dire à l'Autochtone : « moi aussi ». Moi aussi j'ai perdu mon pays, moi aussi ma langue est menacée, moi aussi j'ai subi le colonialisme, moi aussi mon peuple est sous tutelle, moi aussi mon grand-père connaissait la forêt, moi aussi je m'oppose à la dévastation de la nature par l'industrie capitaliste, moi aussi j'ai du sang indien.

Relatant une expérience spirituelle marquante, Denise Brassard se demande : « *Qui me reconnaîtrait le droit de me réclamer de l'enseignement de l'Ours, moi qui ne l'avais pas reçu en humain héritage?* » Si les Québécois partagent un territoire nommé et habité par les Premières Nations, peuvent-ils de manière légitime partager les croyances qui l'accompagnent? Ont-ils la possibilité, le droit d'entrer en contact avec les esprits qui peuplent également ce territoire? Peut-on adopter certains éléments des spiritualités amérindiennes comme d'autres s'approprient des éléments du bouddhisme? S'amérindianiser, est-ce manquer de respect envers les Amérindiens?

À ce sujet, Louis Hamelin ne cache pas son désir et ne mâche pas ses mots : « *j'ai toujours voulu devenir un Indien* ». Mais devenir indien pose problème : « *Pour devenir Québécois, on va au Québec. Mais où devient-on indien? [...]* Je soupçonne que pour s'amérindianiser, ce n'est pas tant un territoire qu'il faut élire, qu'une his-

toire. Un rapport au monde vivant, au temps... » La plupart des écrivains québécois réunis dans *Amititau! Parlons-nous!* désirent se détacher de l'héritage colonial qui est le leur. Il s'agit, comme l'écrit Andrée A. Michaud, d'aller à l'encontre de l'amnésie : « *je crois que cette devise devrait entre autres signifier ceci : "Je me souviens de ce qui a été fait aux peuples autochtones"* ».

En regard des Premières Nations, il semble y avoir un malaise dans le fait d'être Québécois. Ainsi, Louis Hamelin avance qu'il se perçoit davantage comme un « *pure-fourrure* » que comme un « *pure-laine* ». D'autres voient dans le métissage une solution aux problèmes et aux

Cisneros. Québécois et Autochtones unis par une semblable dépossession territoriale, est-ce un point de vue défendable? Souvent, le Québécois veut dire à l'Autochtone : « moi aussi ». Moi aussi j'ai perdu mon pays, moi aussi ma langue est menacée, moi aussi j'ai subi le colonialisme, moi aussi mon peuple est sous tutelle, moi aussi mon grand-père connaissait la forêt, moi aussi je m'oppose à la dévastation de la nature par l'industrie capitaliste, moi aussi j'ai du sang indien.

L'humour rouge

Québécois ou Autochtones, les auteurs d'*Amititau! Parlons-nous!* s'entendent pour dénoncer les atrocités subies par les Premières Nations et les préjugés qui circulent encore aujourd'hui. Une différence réside cependant dans la manière d'aborder ce sujet. Les Québécois font preuve d'empathie. Les Autochtones quant à eux excellent, particulièrement en littérature, dans l'art de blaguer au lieu de s'apitoyer sur leur sort, de se moquer de la pensée coloniale, de tourner en dérision les clichés qui les affligent. C'est ce qu'on pourrait appeler l'humour rouge, ou le rire rouge. C'est une arme qui peut servir à pourfendre une multitude de cibles : la folklorisation des Premières Nations, l'hypocrisie des gouvernements à leur égard, l'aliénation, le racisme, la pauvreté d'esprit, l'ignorance, l'indifférence.

Car les Autochtones savent se montrer critiques envers eux-mêmes, exiger une implacable lucidité. Le constat d'Yves Sioui Durand frappe durement : « *Il nous faudra sortir de la naïveté induite, de l'infantilisme culturel consenti, échapper au poids de l'aliénation sociale, politique et religieuse qui nous fait nous mépriser entre nous.* » Les Autochtones savent aussi critiquer les Québécois, les remettre à leur place, comme le fait Domingo Cisneros en rageant contre « *la pauvreté culturelle des régions* », « *la nourriture épouvantable des restaurants populaires* » et « *la lâcheté de n'avoir pas dit "Oui, yes, libres, hostie!"* ». C'est dans ces moments de dénonciation que résident les passages les plus forts, les plus ravageurs d'*Amititau! Parlons-nous!* Car tant qu'à se parler, aussi bien se dire les vraies affaires, laisser de côté le flaflo et le ronron, et cesser, comme l'écrit Guy Sioui Durand, de « *parler et écrire avec réserve* ». ●

tensions entre Autochtones et Québécois. C'est le cas d'Yves Boisvert, et aussi de Jean Désy, qui s'exclame : « *Nous sommes métis! [...]* Les métissages ont été tus pendant des siècles au Québec, et pourtant, d'innombrables Québécois ont du sang indien dans les veines [...] Or, un beau jour, il faudra que nous nous assoyions tous ensemble, Autochtones et non-Autochtones, belle gang de Métis, autour d'un feu de joie, pour que la nation qui est la nôtre ne soit plus qu'une ». Est-ce faire preuve de naïveté et de romantisme que de proposer cela? Certains auteurs autochtones, se méfiant de ce type de discours, le croient.

« *Tout est si compliqué. Nous voulons être nous-mêmes et aussi quelqu'un d'autre. Nous ne sommes jamais contents de ce que nous sommes [...]* Nous nous plaignons de la perte d'immenses territoires [...] Cela aurait-il réellement été mieux? La période romantique d'un peuple, n'est-ce pas le cauchemar du vaincu? » se demande Domingo